

## PORTRAITS ET SOUVENIRS CONTEMPORAINS,

PAR BENJAMIN CONSTANT.

Mme RECAMIER, LA HARPE, Mme de STAËL,  
ET M. NECKER.

Parmi les femmes de notre époque que des avantages de figure, d'esprit ou de caractère ont rendues célèbres, il en est une que je veux peindre. Sa beauté l'a d'abord fait admirer, son âme s'est ensuite fait connaître, et son âme a paru encore supérieure à sa beauté. L'habitude de la société a fourni à son esprit le moyen de se déployer, et son esprit n'est resté au dessous ni de sa beauté ni de son âme.

A peine âgée de treize ans, mariée à un homme qui, occupé d'affaires immenses, ne pouvait guider son extrême jeunesse, elle se trouva presque entièrement livrée à elle-même dans un pays qui était encore un chaos.

Toutes les sociétés étaient mêlées, tous les rangs étaient confondus ; les familles anciennes étaient détruites, les nouvelles fortunes précaries ; les lois qui avaient régi le passé n'existaient plus ; les lois qui devaient régir le présent n'étaient basées sur aucune habitude ; l'opinion, qui remplace les lois, n'avait plus de centre ; personne ne croyait à soi ni aux autres ; les individus des classes élevées n'échappaient à la persécution qu'en se perdant dans les classes parvenues. Celles-ci, qui sentaient que tout ce qui les avait précédées était en opposition avec elles, prenaient pour autant d'ennemis la religion, les mœurs, les souvenirs, et même les convenances. La morale ne commandait plus l'estime ; la puissance était séparée de la considération.

Plusieurs femmes de la même époque ont rempli l'Europe de leurs diverses célébrités. La plupart ont payé le tribut à leur siècle, les unes par des amours sans délicatesse, les autres par de coupables condescendances envers les tyrannies successives.

Celle que je peins fut échapper à l'influence de cette atmosphère, qui flétrissait ce qu'elle ne corrompait pas. L'enfance fut d'abord pour elle une sauvegarde, tant l'auteur de ce bel ouvrage faisait tourner tout à son profit. Éloignée du monde, entourée, dans la solitude, de ses jeunes amies, elle se livrait souvent avec elles à des jeux bruyants. Svelte et légère, elle les devançait à la course. Ses yeux, qui devaient pénétrer plus tard toutes les âmes, n'éteignaient alors que d'une gaieté vive et folâtre. Ses cheveux, qui ne peuvent se détacher sans nous remplir de trouble, tombaient quelquefois, sans danger pour personne, sur ses blanches épaules. Un rire éclatant et prolongé interrompait souvent ses conversations enfantines. Mais déjà l'on eût pu remarquer en elle cette observation fine et rapide qui saisit le ridicule, cette malignité douce qui s'en amuse sans jamais blesser, et surtout ce sentiment exquis d'éclatance, de pureté, de bon goût, véritable noblesse native, dont les titres sont empreints sur les êtres privilégiés.

Le grand monde d'alors était trop contraire à sa nature, pour qu'elle ne préférât pas la retraite. On ne la vit jamais dans les maisons ouvertes à tout venant, seule réunion possible quand toute société fermée eût été suspecte ; où toutes les classes se précipitaient, parce qu'on pouvait y parler sans rien dire, et s'y rencontrer sans se compromettre ; où le mauvais ton tenait lieu d'esprit, et le désordre de gaieté. On ne la vit jamais à cette cour du Directoire, où le pouvoir était à la fois terrible et familier, et inspirait la crainte sans échapper au mépris.

Cependant elle sortait quelquefois de sa retraite pour aller au spectacle ou dans les promenades publiques ; et l'on peut dire que, dans ces lieux fréquentés par tous, ses rares apparitions, quoique toujours imprévues, étaient comme de véritables événements. Dès qu'elle paraissait, tout autre but de ces réunions immenses était oublié ; chacun s'élançait sur son passage. L'homme assez heureux pour la conduire avait à surmonter l'admiration comme un obstacle ; ses pas étaient à chaque instant retardés par les spectateurs pressés autour d'elle ; elle jouissait de l'effet de ses charmes avec la gaieté d'un enfant et la timidité d'une jeune fille. Mais son esprit avait besoin d'un autre aliment. L'instinct du beau lui faisait aimer d'avance, sans les connaître, les hommes distingués par une réputation de talent et de génie.

M. de La Harpe, l'un des premiers, sut apprécier cette femme qui devait un jour grouper autour d'elle toutes les célébrités de son siècle ; il l'avait rencontrée dans son enfance, il la revit mariée, et la conversation de cette jeune personne de quatorze ans eut mille traits pour un homme que son excessif amour-propre, et l'habitude des entretiens les plus spirituels de la France, rendaient fort exigeant et fort difficile.

M. de La Harpe se dégageait, auprès de madame Récamier, de la plupart des défauts qui rendaient son commerce épineux et presque insupportable. Il se plaisait à être son guide : il admirait avec quelle ra-

pidité son esprit suppléait à l'expérience et comprenait tout ce qu'il lui révélait sur le monde et sur les hommes. C'était au moment de cette conversion fameuse que tant de gens ont qualifiée d'hypocrisie. J'ai toujours regardé cette conversion comme sincère. Le sentiment religieux est une faculté inhérente à l'homme. Il est absurde de prétendre que la fraude et le mensonge aient créé cette faculté. On ne met rien dans l'âme humaine que ce que la nature y a mis. Les persécutions, les abus d'autorité en faveur de certains dogmes peuvent nous faire illusion à nous-mêmes et nous révolter contre ce que nous éprouverions si on ne nous l'imposait pas ; mais dès que les causes extérieures ont cessé, nous revenons à notre tendance primitive. Quand il n'y a plus de courage à résister, nous ne nous applaudissons plus de la résistance. Or la révolution ayant ôté ce mérite à l'incrédulité, les hommes que la vanité seule avait rendus incrédules purent devenir religieux de bonne foi.

M. de La Harpe était de ce nombre, et le spectacle des malheurs qui l'entouraient le confirma sans doute dans cet appel à la protection d'un Dieu contre les fureurs des hommes ; mais il porta dans sa conversion son caractère intolérant, ses formes tranchantes, et cette disposition amère, qui lui faisaient concevoir de nouvelles haines sans abjurer les anciennes. Toutes ces épines de sa dévotion disparaissaient cependant auprès de madame Récamier ; elle connaissait peu le passé qui embarrassait M. de La Harpe, elle ne l'importunait point par les souvenirs que d'autres lui rappelaient par leurs insinuations ou par leur silence. Il était donc avec elle plus libre et plus à son aise. Il jouissait d'autant plus de la confiance qu'il lui inspirait, qu'il n'inspirait pas la même confiance à tout le monde ; et, sûr d'être cru sur sa parole, il n'éprouvait pas, dans sa société, l'irritation qui, ailleurs, le poursuivait toujours parce qu'il se sentait toujours soupçonné.

Ce n'est pas que les ridicules de M. de La Harpe pussent échapper aux regards pénétrants et fins de sa jeune amie, mais elle en riait de gaieté et non de moquerie ; elle respectait son âge, elle respectait sa réputation. L'une de ses qualités distinctives est d'éviter, avec une délicatesse d'autant plus admirable qu'elle est à peine aperçue, tout ce qui peut blesser. On sait si bien que dans ses plaisanteries et dans ses jeux elle ne veut causer aucune peine, qu'en devenant l'objet, on ne se sent ni humilié, ni embarrassé : on lui sait gré d'être gaie et l'on se sait gré de lui en avoir fourni l'occasion.

Quelque temps après, madame Récamier contracta, avec une femme bien autrement célèbre que M. de La Harpe, une amitié qui devint plus intime et qui dure encore.

M. Necker ayant été rayé de la liste des émigrés, chargea madame de Staël, sa fille, de vendre une maison qu'il avait à Paris. M. Récamier l'acheta, et ce fut une occasion naturelle pour madame Récamier de voir madame de Staël.

La vue de cette femme célèbre la remplit d'abord d'une excessive timidité. La figure de madame de Staël a été fort discutée. Mais un superbe regard, un sourire doux, une expression habituelle de bienveillance, l'absence de toute affectation minutieuse et de toute réserve gênante, des mots flatteurs, des louanges un peu directes, mais qui semblent échapper à l'enthousiasme, une variété inépuisable de conversation, étonnent, attirent, et lui concilient presque tous ceux qui l'approchent. Je ne connais aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde et qui fasse moins peser cette supériorité.

Rien n'était plus attachant que les entretiens de madame de Staël, et de sa jeune amie. La rapidité de l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de la seconde à les saisir et à les juger ; cet esprit mâle et fort qui dévoilait tout, et cet esprit délicat et fin qui comprenait tout : tout cela formait une réunion qu'il est impossible de peindre sans avoir eu le bonheur d'en être témoin soi-même.

L'amitié de madame Récamier pour madame de Staël se fortifiait d'un sentiment qu'elles éprouvaient toutes deux, l'amour filial. Madame Récamier était tendrement attachée à sa mère, femme d'un rare mérite, dont la santé donnait déjà des craintes, et que sa fille ne cesse de regretter depuis qu'elle l'a perdue. Madame de Staël avait voué à son père un culte que la mort n'a fait que rendre plus exalté. Tousjours entraînant dans sa manière de s'exprimer, elle le devient surtout encore quand elle parle de lui. Sa voix émue, ses yeux prêts à se mouiller de larmes, la sincérité de son enthousiasme, touchaient l'âme de ceux même qui ne partageaient pas son opinion sur cet homme célèbre. On a fréquemment jeté du ridicule sur les éloges qu'elle lui a donnés dans ses écrits ; mais quand on l'a entendue sur ce sujet, il est impossible d'en faire un objet de moquerie, parce que rien de ce qui est vrai n'est ridicule. M. Necker, d'ailleurs, trop faible pour les circonstances où il s'est trouvé, ou dans lesquelles il s'est placé, méritait néanmoins à beaucoup d'égards les louanges de sa fille. Peu d'hommes ont eu des intentions aussi pures. So-

orgueil même le préservait de toute personnalité étroite ou avide. Les hommages qu'il se rendait, l'engageaient à en rester digne à ses propres yeux. Il se considérait lui, sa femme, et sa fille, comme d'une espèce privilégiée, et presque au-dessus de l'humanité ; mais il en résultait qu'il aimait à remplir quelques unes des fonctions de la Providence, et qu'avec des formes un peu superbes, il faisait beaucoup de bien. Ses relations avec madame de Staël se ressentaient de l'immense distance qu'il mettait entre tout ce qui était émané de lui et le reste du monde. Il jouissait de son esprit, de sa grâce, de sa vivacité, et même de sa véhémence, comme de qualités surnaturelles. Il avait pour elle la protection d'un père et l'adoration d'un amant. L'amour-propre de madame de Staël souvent satisfait, mais quelquefois froissé dans la société, parce que la société est sévère pour qui se met trop en avant, n'était jamais en souffrance avec M. Necker, dont l'affection exclusive approuvait tout, et dont l'ingénieuse partialité expliquait ce qu'on était surpris de lui voir ainsi approuver sans réserve. De là une véritable passion pour ce père, dont l'indulgence s'annonçait comme justice, et dont le suffrage était la meilleure des apologies, et répondait à tout. Quand madame de Staël parlait de son père à madame Récamier, celle-ci admirait en elle la force et la profondeur du sentiment le plus respectable.

Il y a, dans l'admiration, quelque chose de noble qui attache presque autant à celui qui sait éprouver qu'à celui qui en est l'objet ; et à celle de madame de Staël pour son père se mêlaient encore des regrets qui la rendaient plus touchante. Ce père qu'elle idolâtrait, elle le quittait assez fréquemment. Son éducation au milieu de Paris, dans le salon d'une mère qui plaçait au premier rang des plaisirs, et même des devoirs, celui de briller en conversation, lui avait fait des succès de ce genre un besoin qui la tourmentait dans la retraite : elle laissait donc M. Necker dans la solitude durant une partie de l'année, pour chercher à Paris des applaudissements, et, comme nous le dirons, pour y trouver aussi des persécutions. Mais la satisfaction qu'éprouvait son amour-propre à enchanter de nombreux auditeurs par ses entretiens, ne l'empêchait pas d'avoir un certain remords de soigner trop peu la vieillesse d'un père qui, dédaignant ses lenteurs, ne s'amusaient qu'avec elle ; et ce remords donnait à tout ce qu'elle disait de lui une expression sensible et triste, dont on ressentait l'effet sans en connaître la cause.

## M. DE TALLEYRAND.

Ce qui a décidé du caractère de M. de Talleyrand, ce sont ses pieds. Ses parents le voyant boiteux, décidèrent qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique, et que son frère serait le chef de la famille. Blessé, mais résigné, M. de Talleyrand prit le petit collet comme une armure, et se jeta dans sa carrière, pour en tirer un parti quelconque.

Jusqu'à la révolution il n'eut que la réputation d'un homme d'esprit et d'un homme à bonnes fortunes. Entré dans l'Assemblée constituante, il se réunit tout de suite à la minorité de la noblesse, et prit sa place entre Sièyes et Mirabeau. Il était peut-être de bonne foi, car tout le monde a été de bonne foi à une époque quelconque. D'ailleurs, dans ce temps-là, on pouvait être de bonne foi et réussir, parce que les opinions et les intérêts étaient d'accord.

Pour briller dans l'Assemblée, il aurait fallu travailler ; or M. de Talleyrand est essentiellement paresseux ; mais il avait je ne sais quel talent de grand seigneur pour faire travailler les autres.

Je l'ai vu à son retour d'Amérique, quand il n'avait aucune fortune, qu'il était mal vu de l'autorité, et qu'il boitait dans les rues, en allant faire sa cour d'un salon dans l'autre. Il avait, malgré cela, tous les matins, quarante personnes dans son antichambre, et son lever ressemblait à celui d'un prince.

Il ne s'était jeté dans la révolution que par intérêt. Il fut fort étonné quand il vit que le résultat de la révolution était sa proscription, et la nécessité de fuir la France. Embarqué pour passer en Angleterre, il jeta les yeux sur les côtes qu'il venait de quitter, et il s'écria : " On ne m'y reprendra plus à faire une révolution pour les autres ! "

Il a tenu parole ! Chassé d'Angleterre fort injustement, il se réfugia en Amérique. Son compagnon d'exil et d'infortune était un autre membre de l'Assemblée constituante, un marquis de Blacous, homme d'esprit, joueur forcené, et qui s'est brûlé la cervelle de fatigue de la vie et de ses crânciers, à son retour à Paris. M. de Talleyrand parcourut avec lui toutes les villes d'Amérique, appuyé sur son bras, parce qu'il ne savait marcher seul.

Quand il a été ministre, M. de Blacous, revenu en France, invité par lui, a demandé une place de 600 livres de rente. M. de Talleyrand ne lui a pas répondu, ne l'a pas reçu, et Blacous s'est tué. Un de leurs amis communs, ému de cette mort, dit à M. de Talleyrand : " Vous êtes pourtant cause de la mort de Blacous, " et lui en fit de vifs reproches. M. de Talleyrand l'écouta paisiblement, appuyé contre la che-